

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 84

Number 1 *Littératures francophones et environnement*
: espaces, espèces et territoire

Article 3

6-1-2015

Présentation

Étienne-Marie Lassi
Université du Manitoba

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>

 Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Lassi, Étienne-Marie (2015) "Présentation," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 84 : No. 1 , Article 3.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol84/iss1/3>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Littératures francophones et environnement : espaces, espèces et territoire

Qu'on les envisage du point de vue des auteurs de fiction ou de celui des critiques, un fait constant s'impose : les pratiques littéraires sont en évolution constante. Attentifs à la dynamique qui anime aussi bien la société que les autres arts, les auteurs et les critiques repoussent sans cesse les frontières dans lesquelles les traditions éditoriales ou universitaires tentent de les enfermer pour investir de nouveaux domaines d'étude, s'imprégner de nouveaux sujets ou adopter de nouveaux cadres théoriques et conceptuels d'analyse. Par l'ouverture sur le monde et sur les autres champs de la connaissance qui en résulte, la littérature relaye les questions et les préoccupations de l'époque dans laquelle elle est pratiquée et participe de ce fait à la production du savoir sur les sociétés contemporaines. Partant de ce rôle central de la littérature dans la circulation des savoirs, Cheryll Glotfelty s'étonne, dans l'introduction de l'une des premières anthologies de l'écocritique, de la faible représentativité des questions environnementales dans les institutions littéraires à la fin du XX^e siècle, une période précisément marquée par une crise globale de l'environnement (Glotfelty, 1996 : xvi). Ce déficit institutionnel est cependant trompeur car, ainsi que le note Timothy Clark, au vu des travaux épars de chercheurs qui s'intéressent à la relation entre la littérature et l'écologie, l'environnement apparaît, depuis au moins les années 1970, comme une des principales catégories d'analyse littéraire, au même titre que la race, la classe sociale et le genre (Clark, 2011 : 3).

En réalité, ce n'est pas un cadre méthodologique immédiatement reconnaissable que les concepts environnementaux apportent aux études littéraires, mais un éventail de problématiques qui interpellent différemment les critiques, en fonction de leurs sensibilités et de leurs intérêts. Aussi, la filiation entre de nombreuses études telles que le *nature writing*, le pastoralisme, les paysages en littérature, l'espace urbain, la représentation littéraire de la nature, la relation du local et du global, entre autres, a-t-elle pu passer inaperçue avant la mise sur pied d'associations universitaires dont l'intérêt pour l'écocritique confère à cette dernière un statut indiscutable de mouvement littéraire et culturel. Ainsi, la naissance formelle de l'écocritique remonte à la création aux États-Unis, en 1992, de l'*Association for*

the Study of Literature and the Environment (ASLE). Essentiellement centrée sur les littératures américaine et anglaise à ces débuts, l'écocritique entreprend ce qu'Ursula K. Heise (2013 : 637) qualifie de virage international une dizaine d'années plus tard, à la faveur du démembrement de l'ASLE et du potentiel interdisciplinaire que présentent les questions environnementales.

En effet, la création d'associations affiliées ou semblables à l'ASLE en Europe et en Asie n'entraîne pas seulement une expansion géographique du mouvement écocritique, mais aussi un élargissement de son champ d'application. Elle s'empare alors des littératures européenne, australienne, asiatique, africaine et latino-américaine, sans pour autant parvenir à y imposer systématiquement les canons et les grilles d'analyse états-uniens. Du reste, bien qu'en tout lieu l'écocritique s'intéresse à la place du non-humain dans la culture humaine en littérature et que les risques écologiques soient une problématique globale, les communautés locales sont affectées différemment et développent des sensibilités spécifiques. Cela justifie un déploiement contextuel de l'écocritique, qui recourt à une variété de perspectives théoriques pour analyser des corpus littéraires spécifiques, notamment en Asie, en Afrique et dans les Caraïbes où elle est associée aux théories postcoloniales. C'est ainsi, par exemple, qu'Elizabeth DeLoughrey, Renée Gosson et George Handley tirent de leur analyse de la représentation littéraire des écosystèmes caribéens la conclusion que l'opposition binaire qui permet à la critique nord-américaine de définir les écosystèmes naturels en les distinguant des paysages occupés et modifiés par le travail humain perd toute pertinence, du moment que ces espaces dits naturels, en servant de refuge contre l'adversité de l'univers des plantations, se dotent de significations culturelles (2005 : 4). Graham Huggan et Helen Tiffin s'intéressent, quant à eux, aux rapports de pouvoir et soutiennent que l'anthropocentrisme de la pensée occidentale, en opposant l'humain au non-humain et la culture à la nature aboutit à l'eurocentrisme dans les idéologies impérialistes, de sorte que l'environnement se conçoit en même temps comme un objet de conquête et un paramètre essentiel de l'idéologie de la domination dans les relations Nord-Sud (2010 : 4). La mise en parallèle des notions d'eurocentrisme et d'anthropocentrisme inscrit l'altérité et la différence au centre des débats sur l'écologie, puis associe aux études environnementales les questions d'éthique, de justice sociale ainsi que des droits de l'homme et du non-humain, comme l'écrit Deane Curtin (2005 : 41).

Cependant, même si elles se sont rapidement développées avec l'extension des réseaux interprofessionnels et les ramifications interdisciplinaires des recherches littéraires, les études de l'environnement dans la littérature se sont surtout déployées dans le monde anglophone, ne faisant qu'une entrée timide dans l'espace francophone. En France, l'environnement et l'écologie sont principalement envisagés dans une perspective philosophique par les essayistes tels que Michel Serres, Luc Ferry ou Serge Moscovici et les théories que ces derniers proposent tardent à se redéployer dans les études littéraires. Au Québec, l'importance de l'environnement dans la création et les analyses littéraires n'a jamais été occultée mais, comme le montre l'article de Mariève Isabel dans le présent volume, l'étude de cette étroite relation n'a pas évolué vers l'institutionnalisation de l'écocritique. Quant aux littératures francophones postcoloniales, quelques études recourant aux paradigmes écologiques et environnementaux y ont été consacrées récemment, parmi lesquelles on peut citer *Eco-Imagination: African and Diasporan Literatures And Sustainability*, un collectif d'Irene Assiba D'Almeida, Lucie Viakinnou-Brinson et Thelma Pinto (2014), de même qu'*Aspects écocritiques de l'imaginaire africain* paru sous ma direction (2013). En somme, les travaux d'écocritique sur les littératures et les cultures francophones, aussi importants qu'ils soient, en sont encore à une étape préliminaire, pour ainsi dire, au regard de l'ampleur du champ qui reste à couvrir. Voilà qui justifie la nécessité de poursuivre les recherches à la lumière des concepts écologiques et environnementaux afin de découvrir les perspectives nouvelles qu'une telle approche apporte à ces littératures. Ce numéro de la revue *Présence Francophone* est une contribution à cette tâche exploratoire. Les articles rassemblés dans ce dossier se proposent de lire les littératures francophones à partir de concepts écologiques et de montrer comment la relation de l'homme à l'environnement informe le contenu, l'esthétique ou l'interprétation du texte littéraire.

Le concept d'environnement s'édifie en rapport à d'autres notions telles que l'écologie, la nature, l'espace, la terre, la culture, la société, en fonction des significations qu'on veut attribuer à ce terme-parapluie. Il se construit donc essentiellement en nuances, de sorte que les littératures qui s'en réclament se déclinent en autant de courants aussi proches que distincts. Mariève Isabel explore ces subtilités sémantiques et leurs répercussions littéraires dans son article sur les écritures de la nature au Québec. Après avoir dressé

un état des lieux de la pratique écocritique au Québec, elle élabore une grille de classification de la production littéraire québécoise qui prend en compte le genre littéraire, les thèmes développés et la posture des auteurs. Elle identifie alors les catégories de récits de voyage, de romans de la terre, d'histoire naturelle, de régionalisme, de *nature writing* et de littérature environnementale dont elle décrit les caractéristiques respectives en les illustrant à partir de quelques textes représentatifs. Pour sa part, sans véritablement s'appesantir sur les acceptions et les formes littéraires associées à l'environnement, Jean-Blaise Samou étudie les enjeux discursifs de ce concept dans la littérature et le cinéma en Afrique sub-saharienne francophone. Il explique comment une certaine représentation de l'environnement africain, façonnée et imposée dans l'imaginaire européen par la force du discours entre la fin du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e siècle, sous-tend et justifie la domination coloniale et les menées impérialistes contemporaines. Il démontre ensuite que ces mêmes pratiques et postures discursives sont récupérées dans les romans et les films d'Afrique francophone par des auteurs et des cinéastes qui les déconstruisent pour en dévoiler la duplicité. Il conclut que les œuvres qu'il analyse illustrent l'étroite connexion entre les discours sur l'environnement d'une part et, d'autre part, l'altérité tropicale, la dépossession territoriale et la domination coloniale en Afrique, si bien qu'un décloisonnement des champs des études postcoloniales et de l'écocritique s'imposent comme une nécessité méthodologique pour l'appréhension de ces romans et films.

Mon article et celui de Gwenola Caradec s'interrogent sur les arts d'habiter l'environnement. Je m'intéresse aux rapports entre l'homme et l'environnement, à la manière dont l'environnement influence les rapports sociaux et aux logiques territoriales qu'impulse la peur dans quelques romans urbains camerounais. J'arrive à la conclusion que l'environnement urbain cristallise les peurs et les angoisses politiques, sociales et psychologiques des citoyens de deux façons principales. Alors que les anciens ruraux transposent en ville des peurs associées à la nature pour s'assurer une certaine emprise culturelle sur un cadre de vie qui leur est nouveau et inconnu, les citoyens aguerris refaçonnent l'environnement pour endiguer des dangers réels ou fictifs. Caradec pose quant à elle la question des usages de la nature et du développement humain, en s'appuyant sur *Les neuf consciences du Malfini*, un roman de Patrick Chamoiseau

qui, paradoxalement, relègue l'humain à l'arrière-plan pour faire la part belle aux oiseaux. L'esthétique de Chamoiseau, que Caradec décrit comme une « éco-poétique » et une « poétique du vivant », traduit de manière originale la vision du monde de l'auteur et son engagement écologique. Pour Caradec, cette « poétique du vivant » illustre l'interdépendance des êtres et des choses et propose un art de « vivre avec » comparable au « Tout-Monde » d'Édouard Glissant pour contrer la logique anthropocentriste des humains désormais appelés « Nocifs » en raison des catastrophes écologiques que déclenchent leurs projets de développement.

La dernière contribution, celle d'Alain Cyr Pangop et Hervé Tchumkam, recourt à l'opposition entre la nature et la culture pour interpréter les rapports de pouvoir dans les littératures postcoloniales. À travers un inventaire de stratégies de la mise en fiction de l'animal dans le roman et le théâtre, elle montre comment le brouillage de la frontière entre l'humain et l'animal traduit l'inscription du biopouvoir dans la souveraineté de l'État en contexte postcolonial. L'environnement naturel auquel ressortit l'animal, entendu comme ce qui échappe au contrôle de l'humain, sert de référence à Pangop et Tchumkam pour établir une analogie entre la société oppressive et la nature. La nature en l'homme, qui se matérialise en animal dans les textes étudiés, représente tantôt le souverain qui se place au-dessus des lois sociales pour exercer un droit de vie et de mort sur les sujets postcoloniaux, tantôt ces mêmes sujets, ravalés au rang d'animal et privés de la protection qu'offre le contrat social aux habitants de la cité.

La cohérence de ce dossier de *Présence Francophone* repose sur une conception de l'environnement commune aux articles qu'il rassemble. La notion d'environnement étant plurivoque, il apparaît primordial pour tout projet de cette nature de préciser laquelle de ses acceptions prévaut dans la démarche du critique. Cela revient à se positionner par rapport à l'alternative qu'Alain Suberchicot relève dans son essai d'écocritique comparée, à savoir : l'environnement suppose-t-il un face à face entre l'humain « environné de ce qui n'est pas soi » et le monde, ou bien renvoie-t-il à l'*oikos*, l'environnement en tant qu'habitat qui englobe l'humain, à travers un rapport d'inclusion et d'appartenance (Suberchicot, 2012 : 24) ? Les articles de ce dossier ne se rangent ni d'un côté ni de l'autre, mais conçoivent l'environnement dans son acception large de « contexte existentiel »,

selon l'expression de Félix Guattari, c'est-à-dire un espace « qui ne se [donne] pas comme en-soi, fermé sur lui-même, mais comme pour-soi, précaire, fini, finitisé, singulier, singularisé, capable de bifurquer en réitérations stratifiées et mortifères ou en ouverture processuelle à partir de praxis permettant de le rendre "habitable" par un projet humain » (Guattari, 1989: 49). En d'autres termes, les contributions s'intéressent aussi bien à l'environnement naturel qu'à l'environnement construit avec tout ce qui les peuple, aux effets de l'environnement sur l'homme autant qu'à l'impact de l'homme sur l'environnement, de même qu'aux façons de penser, d'être ou d'habiter que l'environnement offre aux humains.

Étienne-Marie LASSI
Université du Manitoba

Références

ASSIBAD'ALMEIDA, Irène, Lucie VIAKINNOU-BRINSON et Thelma PINTO (2014). *Eco-Imagination: African and Diasporan Literatures and Sustainability*, Trenton, Africa World Press.

CLARK, Timothy (2011). *The Cambridge Introduction to Literature and the Environment*, Cambridge, Cambridge University Press.

DEANE, Curtin (2005). *Environmental Ethics for a Postcolonial World*, Lanham, Rowman & Littlefield Publishers.

DELOUGHREY, Elizabeth, Renée GOSSOM et George HANDLEY (2005). « Introduction », dans Elizabeth DELOUGHREY, Renée GOSSOM et George HANDLEY (dir.), *Caribbean Literature and the Environment: between Nature and Culture*, Charlottesville, University of Virginia Press: 1-30.

GLOTFELTY, Cheryll (1996). « Introduction. Literary Studies in an Age of Environmental Crisis », dans Cheryll GLOTFELTY et Harold FROMM (dir.), *The Ecocritical Reader. Landmarks in Literary Ecology*, Athens, The University of Georgia Press: xv-xxxvii.

GUATTARI, Félix (1989). *Les trois écologies*, Paris, Galilée.

HEISE, Ursula K. (2013). « Globality, Difference and the International Turn in Ecocriticism », *PMLA*, n° 128.3: 636-643.

HUGGAN, Graham et Helen TIFFIN (2010). *Postcolonial Ecocriticism. Literature, Animals, Environment*, London, Routledge.

LASSI, Étienne-Marie (2013). *Aspects écocritiques de l'imaginaire africain*, Bamenda, Langaa Research and Publishing Common Initiative Group.

SUBERCHICOT, Alain (2012). *Littérature et environnement. Pour une écocritique comparée*, Paris, Honoré Champion.